

L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par année, pour le Canada et les États-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr. 50 cent.

Pour tout ce qui a rapport à l'administration et à la rédaction, s'adresser à

ARTHUR LÉVESQUE

Gérant de l'OISEAU-MOUCHE,
Séminaire de Chicoutimi,

Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de M. J.-D. GUAY, à Chicoutimi.

Chicoutimi, 5 juin 1897

A ceux qui partent

Lorsque paraîtra notre prochain numéro, l'essaim de nos rédacteurs et collaborateurs sera sur le point de se fractionner et de s'envoler dans toutes les directions. Les uns reviendront ; les autres, hélas ! non. Toute une classe, les finissants, qui comptent des plumes joliment taillées déjà, s'en va pour ne plus revenir. Les voilà sur le seuil de la vie réelle. Chacun a son but désigné ; chacun caresse son rêve. Nous aimons espérer que plusieurs seront de précieuses recrues pour le sacerdoce, où, par le travail, la parole, la prière et le sacrifice, ils combattront vaillamment pour Jésus-Christ et son Eglise. D'autres iront combattre sur un autre champ de bataille ; mais ils devront lutter eux aussi, pour le même Dieu et la même cause. Parmi ces derniers, quelques-uns seront peut-être, par la faveur populaire, appelés à siéger au conseil de la nation.

Leurs condisciples du sanctuaire auront reçu, eux, l'instruction et la formation convenables à leur état ; mais quel trop léger bagage de science sociale n'a pas le jeune homme qui après un simple cours universitaire et un stage de quatre ou cinq ans dans une profession libérale, se "lance dans la politique" !

Chers collaborateurs, préparez-vous. Les études philosophiques que vous avez faites, et qui manquent hélas ! à plusieurs de nos hommes d'Etat en vue, sont quelque chose : un commencement. Soyez heureux d'avoir pris dans ces études des connaissances et une éducation de la raison, une discipline de l'intelligence, que vous n'auriez jamais pu acquérir par des études particulières ; mais, j'insiste, ce n'est là qu'un commencement. Vous avez les principes et la méthode ; il vous reste à en apprendre les différentes

applications. Etudiez donc ; lisez beaucoup ; mais lisez, étudiez de bons livres. N'y a-t-il pas des philosophes et sociologues catholiques dont le commerce a fait à peu près tout ce qu'il y a d'hommes d'Etat catholiques de nos jours ? Balmès, Louis Veuillot, Blanc de Saint-Bonnet, Donoso-Cortès, De Maistre, pour n'en nommer que quelques-uns, n'ont-ils pas écrit ce qu'il y a de plus juste et de plus clair en fait d'économie sociale ? Et les encycliques de Léon XIII, sur les questions sociales, quand vous seriez médecins ou avocats ou notaires, il ne faut pas en avoir peur. Au contraire, vous devez les étudier ; elles contiennent la substance, la moelle de toute la science sociale. Et cette science, vous en avez besoin, n'eussiez-vous aucun dessein de devenir un honorable ou même un député. Simple citoyen, vous aurez une influence à exercer ; vous penserez, vous parlerez, vous agirez, vous voterez et l'on se guidera sur vous, parce que vous serez censés être plus éclairés. Et, si quelque jour on vous porte à la Législature, il vous faudra alors, bon gré mal gré, plus de connaissances que ne saurait vous en fournir la lecture des journaux de parti et des ouvrages bâtaris qui prétendent allier la libre-pensée à la religion.

Autre fois l'héritier présomptif de la couronne recevait l'éducation la plus soignée et la plus forte possible. Les maîtres les plus habiles étaient appelés et chargés de former le cœur et l'esprit de celui qui devait régner. Eh ! bien, aujourd'hui, tout homme instruit peut être appelé à être député, et tout député est roi : il gouverne ; il décrète les lois, et règle les destinées de la nation ; et la nation subit nécessairement son influence ; car les lois portent le caractère de ceux qui les font.

Jeunes amis, qui dans quelques années pouvez être l'un de ces rois, vous ne serez dignes de votre mandat que si vous êtes profondément vertueux, d'une foi intègre, instruits, désintéressés, et sincèrement patriotes. Pour mériter le nom d'homme d'Etat, il faut être citoyen honnête et éclairé et chrétien fervent. Voilà l'idéal que vous ne devez point perdre de vue.

LIVIVS.

M. Ferdinand Brunetiere

Je ne suis pas de ceux qui ont eu le plaisir d'entendre M. Brunetiere. Je

l'ai lu néanmoins, et on me permettra d'en dire quelques mots ici, vu que le sujet demeure encore actuel.

Son passage parmi nous a créé diverses impressions. Les uns ont témoigné une admiration naïve, qui a fait sourire cet écrivain, homme de goût, et peu habitué, du reste, à recevoir de l'encensoir au travers du visage ; d'autres ont manifesté un enthousiasme indécent, et ont dépassé toute mesure ; là où l'on a idée des convenances et où l'honneur des lettres s'est conservé, on a applaudi discrètement.

M. Brunetiere est aujourd'hui, en France, le critique le plus en vue, et qui jouit de la plus incontestable autorité. Il est, en outre, comme on sait, directeur de la *Revue des Deux-Mondes*, philosophe, conférencier et académicien. M. Dumontier, de la *Vérité*, examine en ce moment ses idées en philosophie, lesquelles présentent, suivant lui, assez d'incohérence. Je m'occuperai du critique et de l'écrivain.

M. Brunetiere a débuté il y a quelque vingt-deux ans par une exécution retentissante de M. Zola et du roman réaliste. Depuis lors, il a écrit près d'une vingtaine de volumes, tant en questions de critique, en essais sur la littérature contemporaine, qu'en études d'histoire et de littérature. De plus, il a commencé un grand ouvrage sur *l'Evolution des genres dans l'histoire de la littérature*, qui n'est pas près d'être fini.

Cette œuvre, déjà immense, et qui se poursuit toujours, est remplie de science et de talent. M. Brunetiere a tout lu et tout digéré. Il possède entièrement et parfaitement l'histoire littéraire de France, et a beaucoup plus qu'une teinte des grandes littératures étrangères. D'où naissent, en quelque sujet qu'il traite, une foule de rapprochements heureux. Il s'est particulièrement cantonné dans le siècle de Louis XIV ; il en suit le fonds et le tréfonds ; et entre tous les beaux génies de cette illustre époque, Bossuet s'est emparé de son esprit et de son admiration. Il l'a lu, annoté, médité, approfondi, appris par cœur. Il le considère comme le plus sublime écrivain de la France et le premier de tous les orateurs ; son culte devient même parfois exclusif, au préjudice des contemporains de l'Aigle de Meaux. Fénelon n'est pas, tant s'en faut, l'objet d'une pareille vénération, et beaucoup d'autres avec lui. C'est d'ailleurs, je ne sais pourquoi, devenu la mode, là bas, de déprécier Fénelon. Bossuet mis à part, M. Brunetiere ne recule pas devant le blâme à l'égard des auteurs du XVII^e siècle, ce qui ne diminue en rien ses préférences pour eux. En thèse générale, il a horreur de l'éloge, qu'il tient pour stérile, ou dégradant.

M. Brunetiere impose, parce qu'il affirme et prouve ; il parle avec autorité, parce qu'il sait mériter rare de